LA PRESSE NOUVELLE Magazine Progressiste Juit

La **PNM** aborde de manière critique les problèmes politiques et culturels, nationaux et internationaux. Elle se refuse à toute diabolisation et combat résolument toutes les manifestations d'antisémitisme et de racisme, ouvertes ou sournoises. La **PNM** se prononce pour une paix juste au Proche-Orient, basée sur le droit de l'État d'Israël à la sécurité et celui du peuple palestinien à un État.

ISSN: 0757-2395

MENSUEL ÉDITÉ PAR L'U.J.R.E.

PNM n° 389 - Octobre 2021 - 40^e année Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide

Le N° 6,00 €

Octobre 1961, l'autre semaine sanglante par Nicole Mokobodzki

Pendant la guerre d'Algérie, une ordonnance de 1958 étendit à la métropole les pouvoirs spéciaux adoptés pour l'Algérie en mars 1956 sous le gouvernement de Guy Mollet. Le 5 octobre 1961, une ordonnance du préfet Papon imposait aux Français musulmans, et à eux seuls, un couvre-feu à partir de 19h30, leurs cafés devant fermer à 19h.



Le 17 octobre 1961, répondant à l'appel de la Fédération de Paris du FLN, venus de Paris-même ou des bidonvilles de la région parisienne dont la population était alors estimée à plus de quarante cinq mille personnes, ils furent quelques vingt à trente mille à manifester pacifiquement contre cette mesure discriminatoire. Ils furent assassinés par les brigades spéciales. Certains furent tués par balle. Beaucoup de corps furent jetés dans la Seine. La sinistre « brigade des longues perches » fut chargée d'éloigner les corps des berges. Les téléspectateurs apprirent le soir que nombre de manifestants avaient été arrêtés et renvoyés « dans leurs douars d'origine »... où on ne les a jamais vus arriver.

La sauvagerie se poursuivit tard dans la nuit, dans certains commissariats et dans nombre d'établissements publics spécialement réquisitionnés, dont des lycées. Hallucinant, tristement symbolique, ce qui se passa à l'Opéra de Paris où l'on donnait Les Indes galantes cependant que l'on torturait dans les sous-sols.

L'ARCHET d'OR du Roi David

par Bernard Frederick

es critiques occidentaux l'appelaient respectueusement « le roi David », on le disait « le premier violon du monde ». David Oïstrakh est mort d'une crise cardiaque le 24 octobre 1974 à Amsterdam, presque immédiatement après le concert. « Je sais que le monde est devenu beaucoup plus pauvre et ennuyeux avec sa perte. C'était un homme en or », a déclaré Isaac Stern.



David Oïstrakh est né à Odessa le 30 septembre 1908. Son père, modeste employé, jouait de la mandoline, du violon; c'était un grand amateur de musique; sa mère, chanteuse professionnelle, a chanté dans la chorale de l'Opéra d'Odessa. Dès l'âge de quatre ans, le petit David écoutait avec enthousiasme des opéras dans lesquels sa mère chantait, et à la maison,

il « dirigeait » un orchestre imaginaire. « J'avais trois ans et demi, se souvenait-il, lorsque mon père a apporté dans la maison un violon jouet, dont, "jouant", je me suis très volontiers imaginé être un musicien de rue... Il me semblait qu'il y avait et qu'il ne pouvait y avoir plus de bonheur que de se promener dans les cours avec un violon ».

Editorial

Z...

l y a bientôt cinq ans, Emmanuel Macron voulait nous faire croire qu'il n'était ni de gauche ni de droite. Juste. Il est de la Banque. Et la Banque n'est pas de droite, elle *fait* la droite. La Banque fait ce qu'elle veut et qui elle veut, x, y ou z. Elle en est à Z. Réfléchissez. Au printemps les Français éliront leur président de la République. Macron souhaite passer cinq ans de plus à l'Élysée. La Banque, ça l'arrange. Mais comment faire ? Ni gauche — ni droite, ça ne marche plus vraiment. Au bout de cinq ans les Français ont compris que Macron tenait de la Banque : « *le président des riches!* »

Les sondages – il ne faut pas toujours les croire, mais quand même... – donnent à l'affiche du second tour le couple de 2017 : Macron et Marine Le Pen. Ce n'est pas certain – mais quand même... Selon les sondeurs, le scrutin sera serré et vu l'ardoise qu'il laisse à la France, l'aventure des gilets jaunes, les manifs contre la réforme des retraites, la gestion délirante de la pandémie et l'effondrement actuel du pouvoir d'achat, tout peut arriver, même la Dame Le Pen.

La Banque arriverait sans doute à s'en contenter, mais quand même ça ferait désordre. Alors la Banque a décidé de produire. De produire Z.

C'est dans ses cordes à la Banque, elle contrôle pratiquement toute la presse, toutes les chaînes de télévision.

Alors produire Z, ce n'est pas sorcier. On lui file une émission politique sur *C News* (Bolloré), on l'invite le matin à Europe 1 (Bolloré) et le soir à TF1 (Bouygues), le lendemain on l'accueille sur BFM TV (Patrick Drahi) tandis que *Paris Match* (Lagardère) lui consacre un joli reportage et que *Le Monde* (Xavier Niel) suppute ses chances alors que *Le Parisien* (Bernard Arnault) brosse son portrait et que *Le Figaro* (Dassault) n'est plus loin de se pâmer.

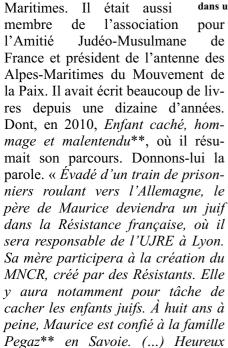
Produire Z n'est pas plus difficile que de produire un sac Louis Vuitton (Bernard Arnault), pas moins enthousiasmant que de couler du béton (Bouygues), pas plus effrayant que de faire du film plastique (Bolloré), pas moins attrayant que de racheter un golf à Chantilly (Xavier Niel) ou de faire joujou avec la téléphonie mobile (Patrick Drahi).

Ce sont les mêmes, non ? Des amis de la Banque, pardi ! Quand on peut rendre service ! ■ BF

CARNET

Maurice Winnykamen

aurice n'est Militant infatigable – au Parti (il n'en voyait qu'un, à l'épo-que) et au syndicat (il n'en voyait qu'un aussi), il avait créé l'AMEJD* des Alpes-Maritimes. Il était aussi



LA PRESSE NOUVELLE

Magazine Progressiste Juif fondé en 1934

Éditions : 1934-1993 : quotidienne en yidich, *Naie Presse* (clandestine de 1940 à 1944) 1965-1982: hebdomadaire en français, **PNH**

depuis 1982 : mensuelle en français, **PNM** éditées par l'U.J.R.E

N° de commission paritaire 062 4 G 89897

Directeur de la publication Henri Blotnik

> Rédacteur en ches Bernard Frederick

Administration - Abonnements

Secrétaire de rédaction

Tauba Alman Rédaction – Administration

14, rue de Paradis 75010 PARIS

Tel: 01 47 70 62 1 6 Courriel: lapnm@orange.fr

Site: http://uire.monsite-orange.fr

(bulletin d'abonnement téléchargeable)



dans une école.

dans cette famille (...) Maurice ne sait pas qu'il est juif (...) En 1950, je passe dans la vie active.

À 17 ans, je veux poursuivre le combat qu'ont mené les Résistants (...) Je suis membre des jeunesses commupour nistes, dirigeant d'un club de la

FSGT, militant du MRAP et syndicaliste. » Nous ne t'oublierons pas, cher Winny, nous n'oublierons pas ta bonté, ton humour... Toute notre sympathie à Sonia et à vos proches. ■ PNM

* Association pour la Mémoire des Enfants Juifs déportés

** Maurice Winnykamen, Enfant caché, hommage et malentendu, Edilivre, 2013, 154 p., format Kindle, 4,99 €.

Ils nous ont quittés

Tous avons le regret d'annoncer la disparition:

• en février dernier, de Claude Serge Szkop, adhérent UJRE et abonné PNM de la première heure. Son père était membre du Yask, du Yic, de la Cgt...

• en juin dernier, de Mme Najman, veuve de Gilles Najman, résistant FTP-MOI. Nous adressons nos plus sincères condoléances à Michèle Narboux, fille de Madame Najman ainsi qu'aux familles et aux proches des disparus. L'UJRE et la PNM

Dernière minute

Michel Tubiana n'est plus

cichel était membre, depuis 1978, de la Ligue des droits de l'homme dont il fut président de 2000 à 2005, président d'honneur depuis, réélu membre de son Comité central depuis 2011, président d'Euromed Droits - Réseau euro-méditerranéen des droits humains. L'UJRE et la **PNM** saluent la mémoire de cet avo-

cat, « phare de la LDH », qui intervint dans le procès Papon et fut un homme dynamique et battant, tenace et clair dans ses idées et ses combats pour les droits de 1'homme. ■



Avis de recherche



Notre ami Daniel Kupferstein, réalisateur de nombreux documentaires* est à la recherche, pour les besoins de son prochain documentaire, de familles ou d'amis qui ont connu des réfugiés allemands ou autrichiens (juifs ou non) qui se sont engagés dans la Résistance française pendant la Seconde Guerre mondiale. Merci de prendre contact avec le journal qui transmettra (lapnm@orange.fr).

* Pas en mon nom, Les balles du 14 juillet 1953, On l'appelait Tom [Stanislaw Tomkiewicz] ...

Théâtre

LA RUE

Errance onirique d'un soldat, juif, polonais, démobilisé, que l'expérience de la guerre (quatre années contre les armées prussiennes puis bolchéviques) arrache à sa langue, le yidich, à son monde, celui du shtetl, et rejette à la marge. Réalité brouillée où se mêlent fantastique, grotesque, macabre. Pour échapper à la rue, il se réfugie dans des caves moisies, dans des hospices louches où grouille une humanité constituée de monstres et de fous des enfers de Bosch. Pour échapper à la faim, il s'engage comme homme-sandwich 73 30, 22€ (t.r. 15€ et 10€).

dans un cirque dont l'arène devient le symbole monde.

Pièce (1h20) adaptée par Jean-Pierre Jourdain et Marcel



Bozonnet du roman d'Isroël Rabon, traduit du yidich par Rachel Ertel. Du 5 au 9/10 à 20h30, dimanche 10/10 à 16h, samedi 09/10, la représentation s'achèvera par une rencontre avec Rachel Ertel, Marcel Bozonnet et une partie de Théâtre l'équipe. Cartoucherie, Paris 12°. Résa : 06 44 02

Mémoire

Invitation - 4 OCTOBRE 2021 à 14:15 Dévoilement de plaque au 33 rue de Coulmiers Paris 14°

MARCEL CERF (1911-2010) **** photographe historien de la Commune de Paris-1871 habita dans cet immeuble de 1986 à 2009. Son nom est associé à celui de son épouse Cécile Cerf (1916-1973) combattante de la Résistance. »

Anne Hidalgo, maire de Paris, Laurence Patrice, adjointe chargée de la mémoire et du monde combattant, Carine Petit, maire du 14e arrdt. de Paris.



Un engagement commun

« Les Cerf: une famille où l'on se bat les armes et la plume à la main », écrivions-nous dans la PNM de décembre 2009 n° 271. Nous nous honorons d'avoir compté Cécile parmi nous, cette héritière de la riche vie culturelle juive de Wilno (Lituanie), qui fut cadre dans la résistance clandestine de la MOI, cofondatrice de la Commission centrale de l'Enfance auprès de l'UJRE, secrétaire de rédaction de la *Naïe Presse*, quotidien yidich le plus important d'Europe, traductrice d'œuvres littéraires yidich pour la Presse Nouvelle Hebdo dans laquelle Marcel, qui signait Jacques Sylvère, avait la responsabilité de la page Histoire. ■ **UJRE/PNM**

Hommage aux fusillés inhumés au cimetière parisien d'Ivry

e 1941 à 1944, 830 résistants exécutés en région parisienne ont été ensevelis dans ce cimetière : otages guillotinés par le régime de Vichy et fusillés par les Allemands, fusillés après condamnation à mort par les tribunaux civils et militaires allemands. Ils représentent par leur diversité l'ensemble de la Résistance.

> Samedi 9 octobre 2021 à 15h. Rassemblement à 14h45 devant l'entrée du cimetière 48 route de Verdun Ivry-sur Seine - Métro ligne 7, station Kremlin-Bicêtre, Bus 47, 185, 323

ANFFMRFA* 9 rue Amédée Picard, 94230 CACHAN 2 06 10 98 84 15 anffrmfa@gmail.com

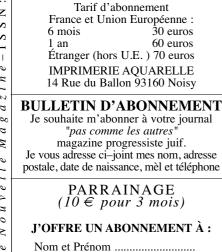
*Association nationale des familles de fusillés et massacrés de la Résistance française et amis.

Hommage au Comité parisien de la Libération

a Ville de Paris nous informe que la plaque apposée sur le bâtiment de la rue Girardon où s'est tenue la première réunion du Comité Parisien de la Libération sera dévoilée le :

Samedi 23 octobre 2021, à 10h30, à l'angle de l'avenue Junot et de la rue Girardon, Paris 18°

Guy Hervy, coordonnateur du Comité de pilotage de la Journée nationale de la Résistance.



Adresse

Téléphone

Courriel

Afghanistan

Après 20 ans de querre et la défaite de l'OTAN, l'Afghanistan voit le retour des Taliban

par Gilles Dorronsoro*

près 20 ans de guerre et la défaite de l'OTAN, l'Afghanistan voit le retour des Talibans au pouvoir, sans que les questions décisives pour les pays occidentaux aient été résolues.

Sauf évènement de grande ampleur comme un nouveau 11 septembre, les Talibans sont au pouvoir pour longtemps, probablement plus d'une génération si l'on en croit l'exemple iranien. La tentative d'Ahmad Massoud, le fils du légendaire commandant Massoud, pour relancer la guerre à partir de la vallée du Panjshir (au nord-est de la capitale) a échoué au bout de quelques jours. Malgré une offensive médiatique bien notamment organisée,

France et aux États-Unis, il est rapidement devenu évident que la population elle-même ne soutenait pas cette tentative. Ahmad Massoud est désormais au Tadjikistan et ne dispose ni des ressources militaires ni du capital politique pour menacer sérieusement le régime. Après plus de 40 ans de guerre civile, la fin des combats et la possibilité de circuler librement dans l'ensemble du pays sont partout appréciées.

Par ailleurs, l'État islamique au Khorassan n'est pas une organisation susceptible de contrôler une partie significative du territoire, et encore moins de renverser les Talibans. Pour autant, les attentats continueront probablement, notamment du fait que la base du mouvement est en territoire pakistanais. Une injection massive de fonds occidentaux pourrait probablement relancer les combats mais, pour l'instant au moins, rien n'indique que Washington soit prêt à se lancer dans l'aventure.

Enfin, les manifestations anti-taliban dans les villes sont restées, à ce stade, très limitées et ne présentent pas un risque de sécurité ; seules des manifestations massives, liées à une situation économique très dégradée, pourraient déstabiliser le régime, mais l'absence d'opposition organisée et la cohésion des Talibans excluent une perte du pouvoir. La guerre sociale entre les élites modernistes et le régime fondamentaliste se résoudra par l'exil (artistes, intellectuels, journalistes) ou des compromis malaisés avec certaines élites indispensables (médecins, ingénieurs).

Sur la question des droits humains, les pays occidentaux sont dans une position peu confortable en raison des nombreux abus commis pendant les vingt ans de guerre. Ce discours, d'abord à usage des opinions occidentales, ne porte que peu en Afghanistan-même et n'est pas en mesure de déstabiliser le régime.

Si les Talibans n'ont guère d'opposition crédible, les relations avec les pays occidentaux seront déterminantes pour l'évolution du régime. Les



Le porte-parole des talibans, Zabihullah Mujahid, à l'aéroport de Kaboul, le 31 août 2021.

Talibans demandent trois choses : la reconnaissance diplomatique, le « délistage » des Talibans des mouvements terroristes et l'aide financière. De leur côté, les Occidentaux ont trois demandes majeures : la maîtrise des flux migratoires, l'éradication de la culture de l'opium et le contrôle ou l'élimination d'Al-Qaïda.

Sur deux dossiers, migration et opium, le compromis est relativement facile à trouver : la dimension idéologique est faible et les Talibans ont prouvé, sur la question de l'opium, qu'ils avaient la capacité de tenir leurs engagements. Cette question pose cependant celle de l'aide économique dans la mesure où les paysans cultivateurs ont besoin d'une compensation pour leur perte de revenu. Une aide minimale est par ailleurs prévue pour les populations touchées par la malnutrition (ce dossier étant directement lié aux migrations). Sur le dernier point, l'expulsion d'Al-Qaïda est peu probable en raison de l'installation de ce mouvement depuis plus de deux décennies dans la région et des liens personnels qui se sont créés avec les Talibans. La vraie question est le degré de contrôle que le nouveau gouvernement est prêt à exercer sur ce mouvement : absence de camp d'entraînement, de manifestations publiques, etc.

La position actuelle des pays occidentaux, qui rejettent une reconnaissance immédiate et maintiennent le mouvement sur la liste des mouvements terroristes, sans rien exclure à terme, permet de garder un moyen de pression sur les Talibans. Mais un rejet définitif ou la reconnaissance d'une opposition en exil (il existe des tentatives en ce sens) aurait pour résultat la rupture avec les Talibans. De même, des attaques de drones dans le cadre d'opérations anti-terroristes (ou contre des cadres du gouvernement taliban) auraient pour résultat de bloquer toutes les négociations, comme les bombardements de 1998 ordonnés par Clinton avaient déclenché une radicalisation du mouvement taliban.

Après deux invasions étrangères, le sentiment nationaliste est extrêmement fort au sein du mouvement taliban, mais plus généralement au sein de la population. On se souvient que Joe Biden, quand il était encore vice-président, soutenait des frappes sélectives plus que de grandes campagnes de contre-insurrection. Si ces dernières ont échoué, les attaques par drones n'ont pas été beaucoup plus efficaces et, en raison de l'absence de relais au sol, elles le seront encore moins à l'avenir

L'Afghanistan est un pays largement urbain et la présence des membres d'Al-Qaïda à Kaboul (cinq millions d'habitants) est difficilement détectable, alors même que les frappes en milieu urbain sont plus difficiles techniquement et présentent l'inconvénient d'être automatiquement médiatisées, ce qui obligerait les Talibans à réagir.

Les moyens de pression économique sont efficaces jusqu'à un certain point, mais l'exemple de l'Iran (une économie beaucoup plus sensible aux sanctions que celle de l'Afghanistan) montre les limites de cette approche. En ce sens, la composition du gouvernement provisoire annoncé à Kaboul montre la volonté des Talibans de privilégier les équilibres internes du mouvement au détriment des demandes occidentales. La présence au ministère de l'Intérieur de Sirajuddin Haqqani, recherché pour terrorisme par les États-Unis, en est un signe sans ambiguïté. Quoi qu'il en soit, le soutien prudent mais réel du Pakistan et de la Chine, l'attitude plutôt positive de l'Iran, montrent que le régime a les moyens de s'intégrer régionalement.

Finalement, les États-Unis n'ont pas les moyens d'influer de façon efficace sur le régime taliban sans entrer dans un processus de négociation long et politiquement coûteux. L'absence de consensus des élites politiques à Washington avec, par exemple, l'instrumentalisation par les Républicains de l'évacuation ratée de Kaboul et le profond sentiment d'humiliation après la défaite, font miroir au nationalisme intransigeant des Talibans qui supporteront mal les pressions occidentales si elles touchent à des questions symboliques (par exemple le traitement des femmes) et encore moins toute intervention militaire, même ponctuelle, sur leur sol.

* Gilles Dorronsoro est professeur de sciences politiques à Paris 1 Panthéon-Sorbonne et auteur de l'ouvrage *Le gouver-nement transnational de l'Afghanistan. Une si prévisible défaite*, Éd. Karthala, 2021, 288 p., 29 €.

Commémoration

Octobre 1961, l'autre semaine sanglante

(Suite de la Une)

n 1961, le préfet Papon s'inspirait des méthodes appliquées en Algérie où il avait créé une ✓Force de police auxiliaire, la FPA, chargée de « reprendre fermement l'offensive dans tous les secteurs en raflant les Algériens "indésirables" et en organisant des expulsions massives vers l'Algérie.» Vous avez bien lu : il a dit « rafler ». Il y a des habitudes tenaces. Cette mesure entraîna la démission du garde des sceaux, Edmond Michelet, ancien résistant, arrêté en avril 1943, livré à la Gestapo, déporté à Dachau. À l'évidence, il n'était pas du même bord qu'un Papon qui avait organisé la déportation des Juifs du Bordelais quand il était secrétaire de la préfecture de la Gironde.

Le crime d'État* du 17 octobre n'est toujours pas reconnu. Seul le maire socialiste de Paris, Bertrand Delanöe, a eu le courage, le 18 octobre 2001, de dévoiler au pont Saint-Michel une plaque commémorative rendant hommage aux victimes de la répression du 17 octobre 1961.

« Le respect du peuple algérien, déclarait-il, c'est de dire la vérité, la vérité, c'est que le 17 octobre 1961 de très nombreux Algériens ont été jetés à la Seine, massacrés alors qu'ils manifestaient pacifiquement pour un droit à l'indépendance ». Delanöe se disait



« confiant quant à la reconnaissance par l'État de sa responsabilité dans ce moment d'histoire tragique ». Ce qui s'est passé ce soir-là n'est pas conforme aux

par Nicole Mokobodzki

valeurs de la République. Pas plus que d'enseigner ces procédés barbares, comme ceux qui avaient été employés lors de la Bataille d'Alger, à l'École supérieure de guerre de Paris, puis à l'École des Amériques où le sinistre général Aussaresses trouva à employer ses sinistres talents.

Ndlr Un crime d'État est un crime commis par un ou des représentants élus ou désignés d'un État souverain. Il est perpétré par les moyens qui relèvent de l'autorité souveraine, comme l'administration et les forces armées.

* Lire, préfacé par Gilles Manceron, postfacé par Henri Pouillot, Le 17 octobre 1961 par les textes de *l'époque*, Éd. Les Petits matins, 2011, 128 p., 5 €.





Tous à Paris le 17 octobre 2021 à 15h vous informe Manifestons du « REX » au pont Saint-Michel!

la veille du 60e anniversaire du massacre des Algériens qui manifestaient pacifiquement le 17 octobre 1961 à Paris, pour défendre leur droit à l'égalité, à l'indépendance et le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, le collectif unitaire Vérité et Justice appelle le président Macron à reconnaître ces crimes d'État, à ouvrir au plus grand nombre toutes

les archives et à ériger un véritable lieu de mémoire en l'honneur des victimes et à manifester en ce sens. L'UJRE s'associe à cet appel. Le dimanche 17 octobre, répondons largement « Présent ! ». Il est grand temps que l'État reconnaisse sa responsabilité!

À voir : Daniel Kupferstein, Les balles du 14 juillet 1953, le 08/10 au cinéma de Ganges (34) et 17 octobre 1961 Dissimulation d'un massacre, le 19/10 au Forum des images de Paris (75).

HOMMAGE

Mikis

La musique est un témoignage qui s'adresse à tous les hommes... J'ai confiance en elle. J'ai confiance en sa vérité. Pour moi, elle est une nécessité, la raison d'être de mon existence. Je suis un compositeur qui a fait son devoir de citoyen, rien d'autre. [2]

1 était né en 1925, dans une île grecque, héritier d'une tradition de lutte. Il avait bien fallu se battre contre les Turcs avant d'en découdre avec les Allemands! « Dans ma famille paternelle crétoise, écrira-

t-il, tout le monde était révolutionnaire. Notre maison à Galata était remplie d'armes. Cela m'a. semble-t-il. valu d'adorer les armes même si au fond je les rejetais car j'étais quelqu'un de pacifique : ce que j'aimais c'était composer la musique. »

Du moins ce pacifiste a-t-il su se battre pour ses idées, pour ce rêve fabuleux, auquel il n'a jamais renoncé, d'un monde juste et fraternel. Il a bien sûr pris une part active dans le combat politique. Il a été membre de l'Armée populaire de libération nationale (ELAS), et, bien sûr, du Parti communiste. Et là, ça se complique. En Grèce, pas plus qu'ailleurs, il n'a été facile ni d'être communiste ni d'être un démocrate à la fois efficace et conséquent. Où Theodorakis a été le plus à l'aise c'est en forgeant les armes de la musique: une musique dont il est difficile d'imaginer à quel point elle a été



laire. Un exemple: Mikis était, cela va de soi, surveillé par la police. Rien que de très banal. La suite l'est moins « Monsieur Mikis, s'il vous plaît, laissez-la fenêtre ouverte pour qu'on puisse entendre

les chansons », supplient ses anges gardiens. Et « le Mikis », comme disent les Grecs, laisse la fenêtre ouverte. Une scène difficilement trans-posable sous le ciel de Paris...

Bientôt centenaire, Theodorakis nous quitte au terme d'une carrière de plus de 65 ans. Évoquant son parcours, il constate avec bonheur : « J'ai composé tout ce que j'avais à composer ». Sentiment en quelque sorte du devoir accompli, chez celui qui disait qu'il était né avec en lui « un réservoir de musiques ». Le musicien Theodorakis a fait ses classes en France. Il a été notamment élève de Messiaen, tout comme cet autre communiste grec, Iannis Xenakis. Il exècre la musique par trop cérébrale. Il laisse une œuvre considérable : des opéras - Kostas Karyotakis, Medea, Electra, Antigone, Lysistrata –, des symphonies – Protis Simfonia, Le chant de la terre, Du printemps... –, des oratorios, dont le Canto general* de Neruda avec le grave et magnifique America insurrecta. Car il ne s'est pas privé de mettre en musique les grands poètes de son époque dont Lorca, Neruda, le Turc Nazim Hikmet, le Grec Yánnis Rítsos.

C'est à la musique encore qu'il fait appel quand il s'agit dénoncer le nazisme, la déportation et c'est La Trilogie de Mauthausen:

Ballade de Mauthausen

Qu'elle est belle, ma bien-aimée Avec sa robe de tous les jours Et son peigne dans les cheveux! Nul ne la savait si belle! Filles d'Auschwitz Filles de Dachau Avez-vous vu ma bien-aimée? Nous l'avons vue Lors d'un voyage au loin Elle n'avait plus ni robe Ni de peigne dans les cheveux

Nous l'avons vue sur la place gelée Un numéro sur sa main blanche Une étoile jaune sur le coeur

C'est toujours un peu triste de voir un ami s'en aller. Mais c'est un bonheur de parcourir avec lui son chemin. Alors, Mikis, il nous laisse quantité de beaux disques - où l'on retrouve souvent la sublime Maria Farantouri.

Mais aussi des livres que vous lirez, parce que ce sont de bons compagnons. [1] [2]

Mikis était né à la musique en entendant, à l'âge de quatre ou cinq ans, L'hymne à la joie, de Beethoven. Malgré la prison, malgré la déportation, malgré la torture, sa vie comme son œuvre sont et resteront d'abord un magnifique hymne à la joie. Sa vie fut un combat contre le fascisme. Un combat qui est le nôtre. ■ NM

Nda. Au moment ces lignes sont écrites, on apprend que la France va vendre à la Grèce trois frégates d'intervention et six Rafale, c'est-à-dire des avions de combat qui ont fait leurs preuves en Afghanistan. Un contrat de cinq milliards. Sourions! Il faut sans doute armer les peuples pacifiques...

[1] Mikis Theodorakis, Journal de résistance - La dette, Flammarion, 1971, 330 p.; [2] Yorgos Archimandritis, Mikis Theodorakis par lui-même, Actes Sud, 2011, 240 p., 28,40 €.

Ndlr Le Canto general, poème de Pablo Neruda mis en musique par Theodorakis, porté par deux ensembles vocaux dirigés par Jean Golgevit – l'un en Bretagne, l'autre en Hérault - est désormais vu comme « le chant international de la liberté ».



« La question juive, une interprétation marxiste »

par Dominique Vidal

bram Léon (Wajnsztock) a été assassiné à Auschwitz en 1944 : il avait 26 ans. Passé par l'Hachomer Hatzaïr, ce très jeune dirigeant de la Section belge de la Quatrième internationale (trotskiste) avait eu le temps d'écrire, deux ans plus tôt, La question juive, une interprétation marxiste. Les éditions Pathfinder ont pris l'excellente initiative de rééditer ce livre original, épuisé depuis longtemps, qu'elles ont complété par un solide appareil critique [1].

L'histoire des Juifs fait l'objet d'une littérature abondante, d'époques, de sensibilités et d'approches très différentes. L'originalité de la démarche de cet ouvrage-là, c'est de proposer une analyse de classe de leur existence à travers le temps, de l'Antiquité à la crise du capitalisme au XX^e siècle, et ce en Europe aussi bien orientale qu'occidentale.

Car la thèse d'Abram Léon, c'est que le Juif fut notamment « un personnage aussi caractéristique de la société féodale que le seigneur ou le serf » : il y a « joué le rôle de capital ». Mais la transformation capitaliste « a détruit les bases séculaires de l'existence du judaïsme » et « condamné ce peuple-classe à la disparition ». Le problème qui s'est posé depuis concerne « l'adaptation du judaïsme à la société moderne ».

L'auteur ne nie pas le « fond imaginaire, poétique, constitué par la tradition séculaire qui rattache le Juif actuel poursuit-il, sur cette base nationale que par la suite est venu se greffer le fond de classe ». Ainsi « les éléments nationaux et sociaux se sont mêlés au point de s'interpénétrer complètement ».

Et de prendre l'exemple du juif polonais d'avantguerre, chez qui il est « difficile de déceler [...] la part héritée de ses ancêtres et la part empruntée à la fonction sociale qu'il exerce dans ce pays depuis des siècles ». On pense à La Terre de la grande promesse, ce film exceptionnel où Andrzej Wajda décrit les affrontements de classe et d'origine dans la ville textile de Lodz au XIXe siècle. Et comment ne pas citer Isaac Deutscher, qui écrivait : « Le communiste qui ne voyait pas plus loin que le bout de son nez regardait souvent les Juifs comme les derniers survivants du capitalisme urbain, tandis que l'anticommuniste les considérait comme des membres influents de la hiérarchie dirigeante [2]. »

Abram Léon conclut son livre par un chapitre intitulé « Vers une solution de la question juive [3] ». Elle ne réside, pour l'auteur, ni dans l'assimilation ni dans le projet sioniste, mais dans le socialisme qui permettra aux Juifs de « vivre une vie nationale dans tous les pays où ils habitent ». Sans illusion : « Cela ne veut pas dire que le socialisme, par un coup de baguette magique,

à ses lointains "ancêtres" de l'époque biblique. C'est, fera disparaître toutes les difficultés qui entravent la solution de la question juive. » Léon précise même : « L'exemple de l'URSS montre que, même après la révolution prolétarienne, la structure spécifique du judaïsme, héritage de l'histoire, donnera lieu à un certain nombre de difficultés. » Et encore n'a-t-il pas connu la terrible répression stalinienne des années 1940 et

> Si le temps passé depuis la rédaction de ce livre et notamment la Shoah en ont fait vieillir certaines pages, la pensée d'Abram Léon n'en éclaire pas moins l'une des racines méconnues de l'antisémitisme et de sa persistance. On lui reprochera sans doute – de manière un peu anachronique - de sous-estimer le rôle des superstructures politiques et idéologiques, dont on mesure mieux, depuis Althusser, l'autonomie relative. Reste une intuition fulgurante, qui oppose aux tenants d'une malédiction aussi irrationnelle qu'éternelle une analyse enracinée dans l'histoire des sociétés de classe.

* Abram Léon, La question juive, une interprétation marxiste, Éd. Pathfinder Press, 21,94 €, 350 p.

[1] Avant-propos, introduction de David Prince, cartes, photos, biographie de l'auteur par Ernest Mandel, glossaire, bibliographie et index.

[2] Staline, Penguin Books, Londres, 1966, p. 589. [3] Dont i'ai tiré les citations de cette recension.



Les Rosenberg. Résistants

es Éditions du Félin ont eu la bonne idée de notre héritage juif, qui pour nous signifie liberté, republier cette année un livre paru initialement en 2003 : Les Rosenberg : la chaise électrique pour

délit d'opinion. L'auteur, Gérard A. Jaeger, est un historien et journaliste suisse, surtout connu pour ses écrits maritimes (Il était une fois le Titanic : 37 secondes pour changer le cours de l'histoire, L'Archipel, 2012) et une série d'essais qui le conduit à s'intéresser à la criminalité sous toutes ses

formes (Prises d'otages : de l'enlèvement des Sabines à Ingrid Betancourt, L'Archipel, 2009).

II y a eu soixante-dix ans, le 5 avril 1951, que les époux Ethel et Julius Rosenberg furent condamnés à mort pour des faits d'espionnage qu'ils n'avaient pas commis. Deux ans plus tard, le 19 juin 1953, ils étaient exécutés parce que juifs et communistes. On était en pleine guerre froide. Ils étaient accusés d'être des espions soviétiques, d'avoir fait passer à Moscou des documents concernant la fabrication de la bombe atomique. C'était l'époque du maccarthysme, du nom du sénateur Joseph McCarthy, un anticommuniste hystérique, lancé dans une chasse aux sorcières mortifère. « L'ennemi du moment, comme chacun sait, était les communistes, considérés hystériquement comme des pions de la puissance devenue rivale des États-Unis, la Russie soviétique ».

De nombreux ouvrages ont depuis traité de « l'affaire Rosenberg ». On y dispute la question de la culpabilité ou non des deux militants communistes. Gérard A. Jaeger, lui, porte un tout autre regard. Il s'intéresse à ce qu'il appelle l'acte de résistance d'Ethel et Julius, à travers leur attitude au procès préfabriqué qui leur a été intenté. Il rappelle les paroles de Julius, après le procès, pour expliquer sa force et celle de son épouse : « Notre éducation, la valeur profonde de nos vies, fondées sur un amalgame réel de notre héritage américain et de

culture, dignité humaine, ont fait de nous ce que nous sommes ».



Le parti pris, ici, c'est deux personnes, deux êtres humains, une femme et un homme. Mais pour comprendre et éclairer l'enjeu de l'affaire, l'auteur se livre à une longue digression. Il explore et éclaire le contexte, comme on dit, c'est-à-dire l'histoire mondiale et américaine, du coup d'État de

Franco contre la République espagnole à la guerre de Corée et, en Amérique, la grande « épuration » dans l'industrie du cinéma, l'élimination des « rouges » ou présumés tels à Hollywood, ainsi que l'obligation de prêter des serments de « loyalisme » dans les écoles comme dans les syndicats ouvriers à travers le pays.

Jaeger montre que les Rosenberg n'étaient pas des victimes inconscientes. Ethel et Julius comprenaient parfaitement le lien entre la machination dont ils étaient victimes et la situation politique aux États-Unis et dans les relations d'après-guerre entre les anciens alliés. Pour Jaeger, c'étaient des Résistants et c'est pour cela qu'ils

LA PNM signale

- La France, une puissance contrariée, L'état du monde 2022 sous la direction de Bertrand Badie - professeur des universités à l'IEP de Paris - et de notre collaborateur Dominique Vidal (Éd. La Découverte, 272 p., 20 €).
- Louis Poulhès, L'État contre les communistes: 1938-1944. Où l'on découvre la continuité de la répression, de la IIIe République finissante à Vichy. Surprenant tableau descriptif des appareils répressifs, des innovations juridiques, des parcours personnels impliqués dans la lutte de l'État, tant républicain que vichyste, contre les communistes (Éd. Atlande, 2021, 821 p., 19 €).

ont été tués. « Nous sommes les premières victimes du fascisme américain », écrit Julius dans une de ses lettres. Oui, tués pour délit d'opinion!

« Aujourd'hui, écrit l'historien, la controverse tourne autour des faits, alors qu'il s'agit maintenant de s'attacher à leurs conséquences. Parce que selon nous, l'image d'Ethel et Julius Rosenberg n'y résistera qu'à la condition de comprendre les raisons qui les ont conduits du militantisme à la mort, au-delà du contexte de la guerre froide dont ils ont été des martyrs. Alors seul comptera l'idéal qu'ils nous ont laissé, afin que leur geste de liberté ne soit jamais considéré comme un épiphénomène de l'Histoire, mais bien comme un acte de résistance majeur à la raison d'État quand elle bafoue les droits fondamentaux de l'individu ».

Et Jaeger de conclure : « Que l'on réhabilite ou non les Rosenberg ne leur donnera pas raison devant l'Histoire

si par ailleurs, à force de ne voir en eux que des victimes, on oublie ce au'ils étaient, ce qu'ils ont donné pour que survivent leurs idéaux ». ■ BF

Gérard A. Jaeger, Les Rosenberg : la chaise électrique pour délit d'opinion, Éd. du Félin, 2021, 319 p., 21€.



La PNM a reçu

• Notre ami Vladimir Issacovitch publie un recueil de nouvelles Trois chefs d'escale (en bateau) où trois exemplaires du prodigieux Trois hommes dans un bateau (sans parler du chien) de Jerome K. Jerome viennent perturber de paisibles retraités. Au programme, la Guerre d'Espagne, l'Europe communiste, la rencontre d'un ancien nazi avec son passé et son présent, des manutentionnaires « au noir »... sans oublier le Diable qui fait se rencontrer les fantômes de Franco et de Staline... (Éd. Les Impliqués, 2021, 161p., 13€).

LA CHRONIQUE LITTÉRAIRE DE G.G. LEMAIRE

LE VOYAGE EN ITALIE DE SAMUEL BRUSSELL

amuel Brusssell, né à Haïfa en 1956, est d'une nature gyrovague. Il ne voyage pas en général dans un but précis, comme pour mener une recherche ou pour s'intéresser de près à une figure historique ou à des monuments d'une période particulière, mais pour laisser le hasard lui apporter les ingrédients nécessaires et suffisants pour nourrir son expérience du monde – une expérience qui ne se limite pas à l'histoire, aux paysages, aux ruines antiques, à des figures illustres, mais embrasse des rencontres le plus souvent dues au hasard.

Ses ouvrages ne se conçoivent pas selon des clefs d'interprétation ou un canevas préétabli, sauf dans le cas de son Alphabet triestin paru en 2011. Continent'Italia n'est en rien une vision globalisante de la péninsule italienne. Mais plutôt une sorte de filastrocca* idiosyncrasique qui joue non pas sur les assonances, mais sur un enchaînement d'événements imprévus, d'expressions saisies au vol, d'anecdotes révélatrices, d'images qui révèlent un sens drolatique. Que l'on soit à Milan, à Rome, à Naples, à Palerme ou dans n'importe quelle petite ville qu'il a traversée, le lecteur n'apprendra que peu de choses de leurs richesses architecturales ou artistiques. D'une certaine façon, Brussell réinvente le hasard objectif des surréalistes en des termes qui n'ont rien à voir avec la Nadja d'André Breton ou avec Le Paysan de Paris de Louis Aragon. C'est le mouvement même du périple qui lui offre ces pépites qui sont intégrées dans son récit. Celui-ci est le fruit d'une logique qui lui est propre et qui ne sert en rien à l'édification d'autrui. Il est intériorisé et n'a pas l'ombre d'une quelconque cohérence. Sous sa plume, nous faisons néanmoins

une foule de découvertes. Ce qu'il veut nous faire comprendre de l'Italie ne passe pas forcément par la sublime langue toscane de Dante, mais aussi par le langage vernaculaire, par des expressions populaires, par des phrases jetées au vent au détour d'une rue, des conversations qui donnent une autre intensité à ses pérégrinations. Des histoires s'enchevêtrent et l'on découvre un univers qui ne peut avoir d'autre réalité qu'au fil d'aventureuses promenades qui laissent la part belle à l'improvisation.

Á mesure que nous progressons, en changeant sans arrêt de lieu, se définissent des cheminements permettant de percevoir dans toute sa complexité et dans toutes ses différences la somme de ces figures qui apparaissent et disparaissent tout en laissant des pistes précieuses. Picaresque en diable, cet ouvrage est un véritable compendium pour nous initier à des vérités qui ne se trouvent pas dans les grands récits de voyage comme ceux de Goethe ou de Stendhal ou dans des études sur les Italiens comme celles de Curzio Malaparte. Samuel Brussell propose, moins qu'un guide, une collection de clefs permettant de pénétrer en sa compagnie dans les méandres d'une culture et d'un art de vivre si loin des nôtres.

Ce qui nous paraît si décousu et tellement peu structuré pour des esprit bien faits est en réalité la manifestation d'un autre regard porté sur des contrées qui ne sont pas si proches qu'on le croit. Tout ce qu'il rapporte de ces villes qu'il traverse avec une apparente désinvolture, sans sacrifier aux rites presque religieux du Grand Tour des artistes et des poètes du temps jadis, à mille lieues d'un tourisme devenu une sorte d'invasion de masse qui détruit ce qui est authentique

et vraiment pittoresque, loin de cette conception de la culture qui fossilise tout ce qu'elle touche, s'attache au présent et à la présence de



tous ces interlocuteurs, connus ou non, qui lui enseignent de nouvelles destinations et lui proposent de nouvelles découvertes à faire. C'est un vagabond qui n'erre pas sur les grand chemins, comme Charlot, en faisant des moulinets avec sa canne, mais en créant une autre manière de connaître un pays, sans suivre un seul instant les conseils d'un Baedeker de notre époque. Il s'en remet à son instinct et aussi à son intelligence et à ses profondes connaissances (qu'il n'exhibe pas).

On se délecte à passer d'une page à l'autre car on ignore où tout cela va nous mener. C'est la surprise, l'incongru, l'inespéré, la perpétuelle course en avant qui est celle d'une course intérieure ; sans aucun point commun avec la précipitation souvent superficielle de l'homme pressé qu'a été Paul Morand. On pourrait peut-être rapprocher ses intentions de celles de Claudio Magris quand il a composé Microcosmes, un voyage en quête des plus petits aspects d'un territoire et par conséquent des moins connus, quand ils ne sont pas complètement inconnus.

Samuel Brussell nous enchante et nous fait chausser

des bottes de sept lieues pour courir avec lui sur des chemins de traverse qui révèlent la beauté cachée de l'Italie. * Comptine

musiciens – harpe, violon, piano.

férents festivals de théâtre yidich.

Samuel Brussell, Continent'Italia, Éd. Stock, 272 p., 19,90 €. www.babelio.com/auteur/Samuel-Brussell/72941.

tesque créent le climat irréel du spectacle, qui est

adapté et mis en scène par Tal Hever-Chybowski.

Chaque comédien interprète avec talent plusieurs rôles.

Sur scène évoluent douze acteurs et trois excellents

Le décor minimaliste est inscrit dans la pièce, Jacob

doit refaire à la fin un paradis plus kitsch, avec des élé-

ments en kit – sous-marin, avion – sous l'éclairage,

La troupe du *Troim Teater*, dirigée par Michel Fisbein,

a présenté ses spectacles, depuis des années, en

France, en Autriche, au Canada, à New York, à

Bruxelles, Bucarest, Stockholm, dans le cadre de dif-

qui joue un rôle très important, de Joseph Romano.

par Karolina Wolfzahn



aron Zeitlin écrit dès l'âge de 11ans, en hébreu et vidich, des pièces de théâtre, des essais philosophiques, des critiques littéraires, des poèmes. Il naît en 1898 en Biélorussie et sa famille s' installe à Varsovie, d'où il part avec son frère pour la Palestine en 1920. Au retour il traverse le Liban, la France, l'Allemagne, la Belgique, la Hongrie. Il est en 1939 à New York pour la création de sa pièce Esterke. Sa famille restée en Pologne disparaît dans le génocide. Aaron meurt en 1973 à New York.

En 1930 il écrit, publiée en 1931, à Varsovie, la pièce Jacob Jacobson, comédie pessimiste qui fait grand bruit dans les milieux culturels yidich avec son contenu, sa prédiction d'une nouvelle guerre mondiale, et le modernisme de sa pensée largement en avance sur son temps. Ce qui n'empêche pas de le taxer de conservatisme et de mysticisme. En effet, c'est une sorte de prophétie inimaginable pour l'époque, après l'enfer de 14-18.

Mais l'humour sardonique de l'auteur transparaît, à commencer par l'attribution au héros du titre de Roi du

bouton de culotte, qui déclare d'ailleurs « le nez et le juif, c'est quasiment tout un ».

L'action se déroule à bord d'un paquebot où sont représentées toutes les variétés humaines de la société contemporaine, ses classes sociales : le Travailleur, le Général, la Prostituée, le Poète... tous souhaitent une guerre future, où ils trouveront leur intérêt.

Jacob Jacobson, commerçant juif

Jacob Jacobson

de l'humanité. « Je sens quelque chose comme – comment dire – comme une fin du monde » ... ? « et pourquoi pas ? quand Dieu s'en est allé faire le monde, n'y avait-il pas là un juif peut-être ? » et le Travailleur : « c'est ça la révolution sociale, la fin du capital. Vous allez être balayés, vous tous »; la Prostituée : « est-ce que le monsieur veut dire que ce sera la fin des bor-

monde voué à disparaître ; il aborde les dérives destructrices en tous genres, l'antisémitisme, la corruption, les intérêts économiques, les guerres, dont celle qui n'opposera pas le nazisme au monde, mais l'Angleterre-capitalisme et l'URSS qui était pour lui tout sauf socialiste.

Les luttes meurtrières étaient, et l'auteur en avait la prémonition, seraient, provoquées par les haines des

le devenir mélange où le lyrisme et le gro-

Tal Hever-Chybowski, chaleureux et cultivé directeur de la Maison de la culture yiddish depuis septembre 2014, anime avec enthousiasme ce centre où fonctionnent une bibliothèque et un atelier ouverts à tous, une école de yidich fréquentée par des personnes de tous âges et de toutes religions, intéressées par ces études. Ce centre culturel yidich parisien est le plus important d'Europe, avec un programme de conférences, de soinouvel rées littéraires, de concerts et le Troïm Teater, lequel

> La vie de la maison est bouillonnante, on fabrique des costumes, des chapeaux, des accessoires, des décors, l'endroit est accueillant avec ses étagères de livres qui tapissent les salles dans, une atmosphère studieuse et gaie.

> recrutait en interne, mais se renouvelle depuis 2016,

avec un jeune metteur en scène, israélien, Oren.

* Jacob Jacobson, spectacle en yidich surtitré, du 13 au 16/10 à 20h30, le 17/10 à 17h. au Théâtre de l'Opprimé, 78 rue du Charolais, Paris 12°.

new-yorkais, ressent profondément ce que sera la fin dels, même là-bas, dans le pays où je vais? »

En 1930, Aaron voyait déjà clairement l'avenir d'un

foules manipulées par les puissants.

Finalement Jacob assiste à la destruction totale. L'ange Sansenoi lui apprend qu'il est le dernier homme et doit



Cinéma La chronique de Laura Laufer

TRALALA (2020) des frères Larrieu, AVEC MATHIEU AMALRIC, JOSIANE BALASKO, MAIWENN,

Mélanie Thierry, Bertrand Belin, Denis Lavant....

des rues, sa guitare à la main, fait la manche à Paris. De quoi à peine nourrir sa faim. Les passants, indifférents, ne l'écoutent pas, mais une jeune fille vêtue de bleu apparaît, telle la Vierge, et se dit touchée par sa musique. Elle l'invite à la terrasse d'un café puis disparaît vite dans la foule, après lui avoir lancé un étrange conseil : « Ne soyez pas vousmême ». Tralala, tombé amoureux, saute dans un train pour Lourdes sur ses traces, avec pour seul indice le briquet de Lourdes qu'elle lui a laissé.

Les frères Larrieu sont retournés à Lourdes, leur ville natale, pour réaliser cette comédie musicale où Mathieu Amalric, déjà présent dans huit de leurs films, incarne Tralala. Lourdes, ville des miracles : Tralala, démuni, y trouvera le gîte et le couvert grâce à Lili (Josiane Balasko) qui croit reconnaître en lui son fils Pat parti vingt ans plus tôt aux États-Unis. Ainsi se réalise ce « Ne soyez pas vous-même » qui paraissait si singulier. Tralala acceptera d'endosser le rôle du fils disparu.

L'esprit de ce film où souffle l'inspiration des comédies musicales de Jacques Demy se tient dans la grâce d'un miracle, qui, étranger au divin comme aux voix célestes, n'est pas sans posséder son petit grain de folie. Amalric est excellent dans ce rôle lunaire de vagabond chanteur qui évoque Trenet : « Je chante pour du pain, je chante pour de l'eau, je couche, sur l'herbe tendre des bois ». Sauf que Tralala ne cherchera pas de corde pour se pendre!

xpulsé bientôt de son squat, Tralala, chanteur Les personnages ici vont et viennent dans un chassécroisé qui fait songer aux Demoiselles de Rochefort. Les frères Larrieu ont soigné l'univers plastique du film et nous livrent quelques très belles séquences. L'une décline toutes les variantes du bleu, offrant une belle monochromie où Mélanie Thierry chante et danse dans un magasin d'objets pieux. Autre très belle séquence : la réouverture de la boîte de nuit où paillettes, strass et danseurs font merveille... sans oublier, en DJ royale, une excellente Josiane Balasko.

Les réalisateurs se sont adressés à plusieurs auteurscompositeurs, chacun a créé musique ou chanson pour un seul des personnages. Ainsi Philippe Katerine, Etienne Daho, Dominique A, Jeanne Cherhal et Bertrand Belin... Les frères Larrieu se sont amusés autant qu'ils nous amusent, avec bonheur, de la réputation de Lourdes, ville qui permet les miracles! Entre autres celui de l'amour que Tralala ne refuse pas à trois femmes qui le désirent ou croient le reconnaître!

La liberté de ton, le charme fantaisiste du film opèrent sans mal sur le spectateur qui prend plaisir à ce récit abracadabrantesque d'une usurpation d'identité et d'un quiproquo où la vérité trouvera son chemin. Si le titre du film est *Tralala*, c'est pour nous conter la légèreté et la grâce : tout cela pour notre bonheur ! Après tout, le « Ne soyez pas vous- même » qui sonnait comme un curieux oracle aura permis à Tralala de vivre dans la peau d'un autre, le temps d'accomplir des miracles!



Notre chroniqueuse Laura présentera au Rex de Châtenay-Malabry L'intendant Sansho, un des chefs d'œuvre de Kenji Mizoguchi, le 19 octobre à 20h30. Elle échangera avec le public, à la suite du film.

ERRATUM

Le mois dernier (PNM no. 388), une étourderie nous a fait écrire en page 5 que Luc Boltanski était linguiste et Jean-Élie sociologue. Nos lecteurs auront rectifié d'eux-mêmes : Luc était sociologue et Jean-Élie linguiste. ■ PNM

Dos yidich vinkl - דאָס ייִדיש ווינקל

Le yidich, quelle place dans la grande famille des langues ?

renez une encyclopédie, vous y trouverez qu'il s'agit d'une langue indo-européenne, appartenant au groupe germanique occidental, germano-néerlandais et qu'il dérive, du moyen haut-allemand, celui du Moyen Âge. Dont il s'est ensuite différencié pour devenir une langue à part entière, notre mame-loshn, le yidich.

Nul ne peut s'opposer à une telle classification : oui, ce yidich est dans son ensemble germanique, oui sa parenté avec l'allemand ne fait aucun doute.

- Yidich translittéré, en lettres latines : Haynt hob ikh gearbet a sakh, yitst vil ikh zitsn inem gortn, hern musik un leyenen a bukh.
- Allemand: Heute habe ich viel gearbeitet, jetzt will ich im Garten sitzen, Musik hören und ein Buch lesen.

Une phrase qui dit qu'aujourd'hui, j'ai beaucoup travaillé et qu'à présent, je veux rester assis dans le jardin, écouter de la musique et lire un livre.

Pourtant, cette classification, rigoureuse et sèche, est fort réductrice. Si le yidich a depuis longtemps intrigué plus d'un linguiste, c'est par cette spécificité d'être la seule langue européenne à avoir opéré une symbiose entre deux familles de langues, l'indo-européenne et la sémitique, en y intégrant des éléments venus de l'araméen et de l'hébreu biblique, ce qu'on appelle le loshn koydesh (langue sainte), ce qui a profondément modifié sa structure, sa morphologie, sa syntaxe : dans nos exemples, la phrase yidich a une structure différente de l'allemande, le verbe n'est plus à la même place.

Max Weinreich, un des plus grands linguistes du yidich, a le premier montré, vers 1937, une autre approche possible, basée sur la sociolinguistique. Recherches développées ensuite par son fils, linguiste aussi, Uriel Weinreich.

Ils introduisirent la notion de **langue juive** dont le yidich est un exemple fort; ces langues juives, nombreuses, disparues pour la plupart aujourd'hui judéo-arabe, judéo-provençal, judéo-slave, judéo-italien, judéo-persan,

judéo-araméen, judéo-espagnol...* Quels sont donc les points communs à ces idiomes éloignés pourtant les uns des autres ?

- Ils dérivent tous de langues non juives parlées sur le territoire dans lequel elles vont naître. Régions de parlers allemands pour le yidich.
- Ils suivent une dynamique d'évolution semblable.
- Ils partagent tous la référence à l'hébreu (dans le lexique, la sémantique, la morphologie) et s'écrivent tous avec l'alphabet hébraïque.
- Ils sont tous nés dans un contexte particulier, de communautés où les gens étaient plurilingues.

Pour le yidich, par exemple, les locuteurs étaient tous en contact avec l'hébreuaraméen, le loshn kovsdesh, qu'ils entendaient et lisaient à la synagogue, dans tous les moments de la vie religieuse, mais également pour les enfants, chaque jour à l'école, le *kheyder*, où ils apprenaient à lire les lettres hébraïques. Et dans la vie profane, bien des actes administratifs étaient également rédigés en hébreu, le contrat de mariage, par exemple. D'une communauté à l'autre, la communication passait par cet hébreu qui jouait alors le rôle de lingua franca (langue véhiculaire). Ainsi, lorsque les Juifs du Pape, du Comtat Venaissin, engagèrent à Carpentras des rabbins venus de Prague, c'est en hébreu qu'eurent lieu les négociations d'embauche...

Tous ces éléments permirent l'émergence de langues très particulières, adaptées à la vie de ces communautés, au mode de vie, à des coutumes et règles sociales un peu différentes de celles des autres groupes d'un même pays.

Notre mame-loshn s'inscrit donc dans cette double appartenance, langue germanique et langue juive, qui fait d'elle une création linguistique très particulière. Lomir zikh trefn in a khoydesh arum in undzer yidich-vinkl - Retrouvons-nous dans un mois dans notre coin du yidich. ■ Regina Fiderer

Ndlr cf. Le CYCLE DES LANGUES JUIVES (collectif : Jacques Varin, Charles Dobzynski, Haïm Vidal-Sephiha, Rina Cohen), Éd. de la Presse Nouvelle, 10 €.

L'ARCHET d'OR du Roi David

(Suite de la Une)

a musicalité était si évidente que le violoniste, Piotr Solomonovich Stolyarsky, célèbre pour son travail avec les enfants, s'est intéressé à lui. Dès l'âge de cinq ans, Oïstrakh est devenu son élève.

Après la révolution et la guerre civile, l'Institut de musique et d'art dramatique a été ouvert à Odessa; Oïstrakh y entra en 1923, dans la classe de Stolyarsky. En 1924, il donna son premier récital. L'année suivante, il se produisit à Elizavetgrad, Nikolaev, Kherson. Au printemps 1926, diplômé de l'Institut, il interprétait le Premier Concerto de Prokofiev, la Sonate « Les trilles du diable » de Tartini, la Sonate pour alto et piano d'Arthur Rubinstein.



David Oïstrakh jouant aux échecs avec son fils Igor

En 1928, Oïstrakh s'installa à Moscou. En 1930, il remporta le premier prix au Concours pan-ukrainien de violon et, en 1933, sa prestation, lors d'un concert à Moscou où il interpréta des pièces de Mozart, Mendelssohn et Tchaïkovski, fut un événement que salua le tout-Moscou musical.



Oïstrakh chef d'orchestre

La personnalité d'Oïstrakh a incité les principaux compositeurs soviétiques à créer de la musique pour violon – des concertos pour violon et orchestre de Myaskovsky, Khatchatourian, Rakov. Deux concertos de Chostakovitch, des sonates pour violon et piano de Prokofiev lui furent dédiés.

David Oïstrakh combinait les qualités d'un brillant soliste avec le talent d'un musicien de chambre, jouant dans des ensembles de chambre avec, notamment, les pianistes Goldenweiser, Oborin, Yampolsky, Frida Bauer, Abram Makarov, Richter,

Pishner et Badura-Skoda. En tant que chef d'orchestre, son répertoire se composait principalement d'œuvres des époques classique et romantique, notamment des œuvres de Mozart, Schubert, Weber, Brahms, Tchaïkovski, Mahler, ainsi que des œuvres de compositeurs soviétiques contemporains — Prokofiev et Chostakovitch.

Quand le violoniste emporta le premier prix au Concours international de violon Eugène Ysaye à Bruxelles, en 1937, Jacques Thibault, membre du jury s'enthousiasma: « À partir d'aujourd'hui, Oïstrakh acquiert une renommée

mondiale. Ils veulent l'écouter dans tous les pays ».

David Oïstrakh n'oubliait cependant pas ses racines. Il montra de l'intérêt pour la culture juive et connaissait le yidich. À Odessa il assistait à des représentations du théâtre juif, lisait les œuvres d'écrivains juifs. Cependant, dans son répertoire, il y avait peu d'œuvres de musique juive : *Nigun* d'Ernest Bloch, *Jewish Caprice* de Joseph Akhron, une pièce pour violon de Zinovy Kompaneits et quelques autres.

Pendant la guerre, Oïstrakh a donné des concerts en continu, jouant dans les hôpitaux, à l'arrière et au front. En 1942, il donna un concert à Léningrad assiégé. Le compositeur soviétique Nikolai Budashkin en témoignait : « Probablement qu'Oïstrakh n'a jamais joué comme ça ici. Ses auditeurs – ouvriers de l'usine de Kirov, soldats, marins, officiers... Le concert n'était pas encore terminé, lorsque le raid aérien a été annoncé. Personne n'a quitté la salle. Des canons antiaériens frappent quelque part à proximité, les murs tremblent, le contreplaqué des fenêtres cliquette (le verre a disparu depuis longtemps). Mais les gens, comme avant, continuent à suivre la mélodie. Oïstrakh joue magistralement jusqu'au bout...

Ovation... Les gens écoutaient de la musique, risquant leur vie ».

La guerre finie, Yehudi Menuhin arriva à Moscou en 1945 et joua avec Oïstrakh le Concerto pour deux violons de Bach. En 1951, l'artiste fut nommé membre du jury du Concours International Reine Élisabeth de Belgique à Bruxelles. Oïstrakh se produira dans le monde entier. La violoniste et critique musicale Hélène Jourdan-Morhange écrivait de lui : « Oïstrakh est le violoniste le plus accompli que j'aie jamais entendu, et pas seulement dans sa technique, qui est égale à celle de Heifetz, mais surtout parce que cette technique est entièrement au service de la musique. Quelle honnêteté, quelle noblesse dans la performance!».



par Bernard Frederick

Karajan, Richter, Rostropovitch et Oïstrakh

En mars 1966, Oïstrakh donna en Israël plusieurs concerts qui reçurent un accueil enthousiaste du public. En 1967, après la guerre des Six Jours, il refusa de signer une « lettre aux lecteurs » à la rédaction du journal *Pravda*, dont le caractère « antisioniste » lui paraissait douteux. Pour cette raison, son 60e anniversaire en 1968 n'a pas fait l'objet d'une célébration officielle ; le seul hommage public, à l'époque, fut celui de Chostakovitch qui lui dédia une sonate pour violon et piano.

Dimitri Chostakovitch salua Oïstrakh et son œuvre en ces termes : « Oïstrakh est toute une ère des arts du spectacle soviétiques. Oïstrakh est la fierté de la culture musicale soviétique (...) Oïstrakh et violon, Oïstrakh et musique — ces concepts sont devenus indissociables. Son art merveilleux a longtemps conquis le monde. Il n'y avait pas de coin sur terre où l'on ne pouvait admirer son jeu incroyable et unique (...). Je ne me tromperai probablement pas si je dis que c'est la combinaison d'un grand talent et d'un travail incessant, la combinaison d'inspiration et d'habileté raffinée qui ont valu à Oïstrakh la gloire du "roi des violonistes", "le premier violon du monde" comme on l'appelait à l'étranger ».



Oïstrakh et Menuhim en 1945 à Moscou